

“Allons, mon cher ami, un peu de bon sens s’il vous plaît”

Analyse Bosco d’Otreppe

Foin de la technocratie, arrêtons de couper les cheveux en quatre: ma politique sera celle du bon sens !” Dans nos conversations, sur les plateaux, dans les arènes politiques, face à la gestion de la crise sanitaire, aux enjeux énergétiques, climatiques ou sociaux, combien de fois n’avons-nous pas entendu résonner un tel appel : “Vite, retrouvons un peu de bon sens.” À tort ou à raison ? Le recours au “bon sens” est-il une formule creuse, une invocation magique, une dérobade rhétorique ? Ou évoque-t-il au contraire un rapport au monde que nous aurions perdu et qui pourrait nous guider dans nos décisions ?

Le masque de l’idéologie

“Appelons un chat un chat, et rendons-nous à l’évidence...” D’un point de vue rhétorique, inutile de chercher longtemps: le bon sens est souvent évoqué comme argument massue. Et si c’est le cas, c’est d’abord en raison de sa redoutable efficacité. Qui ne cède pas devant ce qui apparaît “évident” ?

Pourtant, contre-argumente le professeur de rhétorique français Clément Viktorovitch, l’argument qui fait appel “au bon sens” repose généralement “sur des fondements logiques discutables et presque jamais rigoureux”. Il s’appuie en effet sur les constats les plus immédiats, intuitifs, les préjugés ou les partis pris. Il s’énonce en quelques mots, impose de longs développements pour être réfuté, et étouffe tout recours à l’esprit critique, car, enfin, “pourquoi s’embêter à remettre en question ce qui va de soi ? [...] Si une chose s’impose à nous comme évidente, c’est qu’elle est vraie. Si elle nous semble normale, c’est qu’elle est juste. Si elle nous paraît naturelle, c’est qu’elle est bonne”.

Observons nos bibliothèques, poursuit néanmoins Clément Viktorovitch dans son dernier ouvrage, *Le Pouvoir rhétorique* (publié au Seuil) : “Si nous nous sommes attelés, siècle après siècle, à développer une méthode scientifique rigoureuse, c’est justement parce que nous avons compris que nous ne pouvions nous fier à ce qui nous semblait aller de soi. [...] En écoutant notre seul bon sens, sans doute croirions-nous encore que le Soleil tourne autour d’une Terre plate. Tel est, en effet, ce que nos perceptions immédiates nous donnent à constater !”

Bref, d’un point de vue rhétorique, le bon sens serait une invocation efficace, mais fourre-tout, souvent vague, dont on ne pourrait distinguer clairement les ressorts argumentatifs et qui cacherait, derrière de fausses évidences, un choix idéologique

bien déterminé: car la gauche comme la droite invoquent aussi goulûment le bon sens pour pousser leurs choix partisans.

Sous l’empire des émotions

Même constat en philosophie: le “bon sens” est appréhendé diversement, et se pare de définitions multiples tout au long de l’Histoire, note la philosophe Joëlle Proust.

Au départ, la question était de savoir si nous avons une perception commune des choses, puis c’était celle de savoir si nous raisonnons tous de la même manière. “Beaucoup de philosophes en doutent aujourd’hui”, souligne Joëlle Proust. “Chacun d’entre nous est en effet immergé dans la culture de sa famille et de son groupe socio-culturel, avec des croyances, des normes, des représentations du monde qui sont souvent différentes sinon incompatibles avec celles d’autres groupes”, et qui nous font donc appréhender le monde d’une certaine manière.

Faut-il pour autant balayer le recours au bon sens ? “Oui et non ! Nous l’utilisons depuis des siècles dans nos conversations pour écarter les options fantaisistes, et pour chercher un équilibre entre des opinions variées. En ce sens, le terme garde son utilité : il signale l’envie réciproque de coopérer pour savoir, pour comprendre, pour décider. Mais toutes les questions qui font débat ne se prêtent pas au bon sens. La théorie des quanta est-elle supérieure à la théorie de la relativité restreinte ? Le bon sens n’a rien à nous dire à ce sujet. Inutile non plus de faire appel à lui pour discerner les risques ou les bénéfices d’un vaccin, ni pour éclairer la gestion politique de la crise sanitaire ou du réchauffement climatique. Le bon sens est muet chaque fois qu’on doit s’appuyer sur des données scientifiques précises qui ne relèvent ni de la perception ni de nos connaissances communes.”

Même trente secondes sur Facebook

Notre bon sens ne peut pas tout nous dire. Ce rappel est d’autant plus important que nous sommes immergés dans une société marquée par l’individualisme et qui donne une place prépondérante aux ressentis subjectifs, poursuit la philosophe. Dans son ouvrage intitulé *Penser vite ou penser bien*

(Éd. Odile Jacob, 2021), Joëlle Proust consacre un chapitre entier à la post-vérité. Celle-ci renvoie “à des circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d’influence pour modeler l’opinion publique que les appels à l’émotion et aux opinions”. Dans le temps présent, sous le règne des réseaux sociaux, ajoute-t-elle, nous ne croyons plus seulement ce qui nous semble objectivement vrai, mais plutôt ce qui nous paraît acceptable sur le moment,

en fonction de ce qui nous vient à l’esprit, de nos ressentis identitaires et de nos habitudes de penser.

De là à se méfier de tout ce que nous ressentons ? Non, nos émotions spontanées “jouent un rôle essentiel dans la recherche du vrai”, écrit-elle. Elles nous aident à distinguer la pertinence d’une solution, la cohérence, la précision ou la clarté d’un énoncé. Mais elles gagnent à être éduquées, entre autres par une meilleure compréhension de leurs mécanismes. Un autre type d’éducation consiste à se défaire de nos habitudes les plus désastreuses. C’est en particulier le cas des décisions impulsives

et des jugements à l’emporte-pièce. “Avant de liker ou de commenter impulsivement un post sur Facebook, conseille Joëlle Proust en guise d’exercice, imposons-nous un petit délai – même de trente secondes – et regardons cheminer en nous notre première réaction. Il y a des chances que le contenu du commentaire, en trente secondes, ait changé du tout au tout.”

Tout, même la mort, doit être en option

Martin Steffens ne dit pas autre chose. “Si l’on prend l’expression ‘se rendre à l’évidence’, on voit bien que l’évidence n’est pas première dans l’ordre de la connaissance. Il faut s’y rendre, se rendre à elle comme on dépose les armes de sa mauvaise foi. Le bon sens, c’est d’abord d’accepter de faire ce trajet.”

“Mais le véritable bon sens est le sens de ce qui est vrai, l’intelligence de ce qui est”, ajoute aussitôt le philosophe français, auteur en 2011 du *Petit traité de la joie* (Éd. Salvator). Le problème est que le sens et la reconnaissance du réel disparaissent aujourd’hui. “Nos modes de vie urbains, où nous choisissons tout, jusqu’au paquet de chips que nous mangerons le soir devant la série que nous aurons élue, nous donnent en effet à penser que le désir prime sur la raison, que la réalité ne peut plus résister à nos envies: je dois pouvoir avoir tout, tout de suite, où je le veux. Nous vivons hors sol, et nous manquons de plus en plus du ‘bon sens le plus élémentaire’. Quand on parle du ‘bon sens paysan’, c’est un peu ridicule, mais non sans fondement. Le bon sens, collectivement perdu, était en réalité la façon de se rapporter au réel dans un monde

Et s’il n’était ni un concept ni une rhétorique, mais plutôt une posture: celle de l’artisan qui ne nie pas le réel, mais cherche à le conjuguer avec l’intelligence humaine ?